



Mensuel de l'Union Nationale des Amicales de Camps de Prisonniers de Guerre
(Reconnu d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 20100.

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS II A-C-D-E

REDACTION ET ADMINISTRATION
68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9°)
Téléphone : Trinité 78-44

Compte chèques postaux : Paris 5224-78
en spécifiant : Stalag II D ou Stalag II E

Du métro à l'avion

Parce que vous êtes un peu pressé, ce jour-là, une dame stationne au portillon et derrière elle vous trespassez : elle cherche sa carte sans ordre ni méthode et fouille son sac, qui est grand. Rien dans le trousseau de clefs a accroché une maille, et tombe sur une carte postale de la cousine Julie.

« Tiens ! il pleut aussi là-bas, Ben vraiment, c'est pas la peine d'aller au Lavandou passer ses vacances », dit-elle en y jetant un œil.

Cachette incroyable, le bâton de rouge est quand même déviscé, et si grande est la tentation qu'elle le ballade sur ses lèvres : un regard à la petite glace et également des surplus aux encoignures. Derrière, la file s'allonge, occupe les escaliers, s'étire sur le trottoir. L'atmosphère se charge d'électricité, un peu comme chez le dentiste quand celui-ci conseille à ses clients de revenir le lendemain, parce que ce soir il ne veut pas rater la dernière séance du film « Les Tontons flingueurs ». La dame est de petite taille et, malgré votre stature modeste, vous la cachez complètement, de sorte que la foule abusée vous tient pour responsable de l'embouteillage.

« Alors papa, on prend racine ? », demande un galopin, et un monsieur d'allure sévère déclare à ses voisins : « Il flirte avec la poinçonneuse. Des trublions comme ça, un bon coup de pied où je pense et je te les envoie sur les autoroutes avec une pelle et une pioche ».

Afin de démontrer votre innocence, vous déboitez sur le côté et l'espèce de catcheur qui vous talonne finit de vous éjecter d'un coup de ventre et gagne une place. La poinçonneuse, elle, conserve son sang-froid : quand viendront les heures creuses, la clientèle finira bien par se raréfier et elle aura encore le temps de faire quelques points de crochet à la brasserie en gestation.

Finalement, votre enquiquineuse se souvient qu'elle a des poches, à peu près autant qu'un trappeur du Nouveau-Mexique. Elle fouille la jupe, le casquin, l'imperméable, et triomphe avec modestie : « Je savais bien que je l'avais mise quelque part ! ».

Jusqu'à les rames se sont succédé avec une régularité élogieuse pour l'organisation des transports souterrains. Quand vous débouchez sur le quai, la source est tarie, Est-ce le fait d'une grève tournante, d'une panne de courant ou de quelque conducteur poète et farfelu, excédé de la voie routinière Balard-Charenton et parti explorer le domaine sans rail de la jée Mélisande et du Petit-Poucet, le chef de gare, plus intransigeant sur le secret professionnel qu'un agent du F.B.I., ne vous le dira pas. Le lendemain seulement votre quotidien habituel vous apprendra qu'à la station Michel Bizot un malchanceux a préféré au déshonneur la fin écrasante sous une locomotrice, parce qu'ayant joué au tiercé la cagnotte de sa gamine, l'argent du terme et la caisse de son patron, il n'a pas vu ses canassons à l'arrivée.

A Richelieu-Drouot, 250 à 300 personnes attendent un bulletin de retard. Inutile de perdre encore trois petits quarts d'heure ; je double tous ces gens, parviens à mon casino, évite l'ascenseur vitré qui laisse voir ce qu'il charrie et, bien

entendu, dans l'escalier, entre le second et le troisième, je tombe sur le chef du personnel qui me toise avec dégoût, comme si j'étais responsable du désastreux traité de Paris conclu par Louis XV, ou de la baisse des actions Bull. Encore quelques enjambées, pas d'autre mauvaise rencontre et je m'affale dans mon fauteuil, à peu près tranquille pour le reste de la journée. Assiduité mise à part, je ne ferai jamais un bon agent de bureau : mes crayons ne sont pas étalés par ordre de grandeur, la lame du grattoir qui, à l'occasion, me sert de tournevis ou de ciseau à bois, ressemble à l'arête dorsale d'une épinoche et, si j'ai beaucoup de papiers sur ma table, on y trouve un pourcentage trop élevé de publications touristiques, ménagères ou bricoleuses, sans parler de tarifs assurance-auto périmés, du dernier catalogue de St-Etienne, d'une liste d'articles de jardin en vente-reclame au Bazar de l'Hôtel-de-Ville, et d'autres prospectus utilitaires.

Je venais à peine de me jeter sur la description d'un nouveau W.-C. portatif, remplaçant éventuel et confortable de la pelle-bêche dans ma vieille maison de Baillevall, quand Jacques Wentz entra... Ensemble nous avions œuvré à Wismar. Ensemble nous fîmes partie d'un lot des 60 meilleurs ouvriers que Dornier expédia chez un concurrent saxon, ne gardant pour ses besoins que le tout-venant, la main-d'œuvre non spécialisée, les tire-au-flanc et autres tireurs.

Mon visiteur venait s'entretenir des modalités d'un crédit pour l'usine qui bénéficie de ses services. Je vois d'ici vos quinquets s'allumer, la convoitise s'emparer de votre esprit et naître le rêve d'un joli pavillon dans un grand parc, à proximité de l'autobus ; ravalez la salive qui coule de votre bouche. Moi-même j'ai tenté un petit emprunt pour remplacer la roue de secours de la 2 CV, oubliée dans les taillis d'une forêt burgonde, au cours d'un pique-nique interrompu par la pluie. Je n'ai pas eu satisfaction. Arrivez en demandant un prêt pour la construction d'un cuisinier, d'une centrale électrique ou d'un H.L.M. de 2.000 logements et on pourra examiner votre cas.

Jacques Wentz et moi nous étions perdus de vue depuis trois bons lustres : c'est dire que des choses à se raconter on en avait ! Et Wismar par-ci, et Zwickau par-là.

« Tu étais à Zwickau ? » qu'il demande. Là, j'étais un peu vexé, nonobstant qu'à Zwickau j'avais organisé un petit cours d'espagnol et que Wentz comptait parmi mes (Suite en page 4)

Nouvelles de...

Robert Plateaux, de Vincennes : Avec mes meilleurs sentiments.

Joannès Garnier, de l'Ardèche : Meilleures amitiés aux camarades du Stalag II E.

Adrien Bornes, du Cantal : Amical souvenir à ceux de la baraque A II B de Stargard-I-Pom.

René Dupont, du Lot-et-Garonne : Cordial souvenir aux camarades du Stalag, particulièrement à ceux de l'orchestre et du théâtre, dont je serais heureux d'avoir des nouvelles.

Antonin Durand, de la Charente-Maritime : Mon bon souvenir à tous ceux de l'Amicale.

Raphaël Potin, de La Réunion : Bonjour à tous.

Louis Delfau, de l'Aube : L'ex-chauffeur du Liebgaden adresse

RECOUVREMENTS

Chaque année, un certain nombre de mandats-recouvrement nous sont retournés, pour différentes raisons.

Parfois, trop souvent hélas, le mandat revient avec la mention « Décédé ». N'apprenant ce malheur que tardivement, il ne nous a pas été possible, et nous en sommes navrés, de vous faire représenter aux funérailles de notre camarade disparu.

D'autres portent la mention « N'habite plus à l'adresse indiquée ». Alors, de grâce, si vous changez de domicile, ayez la bonté de nous en avertir : il est généralement très difficile de découvrir votre nouvelle adresse, sans intervention de votre part.

Enfin, des mandats reviennent « Refusé », soit parce que vous n'avez pas eu le temps de le réclamer à la poste où il ne reste que peu de jours en attente, soit parce qu'à la longue vous trouvez un peu cavalière cette formule de mandat-recouvrement, qui ressemble par trop à l'invitation à payer du percepteur. Nous le savons, mais le moyen de faire autrement ? L'envoi de ces mandats représente un gros travail, et leur retour, impayé, constitue une dépense inutile pour l'Amicale. Réglez donc votre cotisation sans attendre l'arrivée de cette formule peu sympathique.

Il est encore d'autres camarades dont la situation est précaire, pour lesquels les sept francs réclamés constituent un sacrifice trop lourd et qui se voient contraints de renoncer à toute dépense qui ne soit pas vitale. Il en est, malheureusement ; nous ne les connaissons pas et notre Amicale perdrait sa raison d'être si ceux-là étaient éliminés. Si tel est votre cas, écrivez-le nous en toute simplicité, dites-nous vos difficultés, et nous serons heureux si nous pouvons vous venir en aide.

Pour terminer, il en est peut-être qui, trouvant contestable l'utilité de notre groupement, ou déficiente sa gestion, ou négligeables les avantages qu'ils en tirent, préfèrent interrompre leur participation. A ceux-là nous demandons un dernier sacrifice : un timbre ne coûte que 25 centimes. Qu'ils nous fassent part de leurs critiques ; elles seront sans doute plus profitables pour l'Amicale que leur silence.

Le Bureau.

Amicaliste des Stalags II,
sors ton calepin
et note cette date :

31 OCTOBRE 1964

Grande Fête de Nuit

avec BAL
Orchestre Fred Bataille

Attractions

Petites tables
dans le cadre
des festivités du
20^e Anniversaire

Tous présents
avec vos amis
(Le bénéfice de cette
soirée sera versé
à notre service social)

Dès maintenant, en-
voie-nous ton adhésion.
Prix : 10 F (gratuité
pour les enfants) à notre
C.C.P. 5224-78 Paris.

Responsable : Legros,
TURbigio 49-10.

L'allemand tel qu'on le parle

Nous avons dit que Francis était allergique à la langue allemande, mais, si l'on compare son deutsch vocabulaire, alors là il y a un fossé, un gouffre plutôt. Pomalo, quant à lui, s'était toujours catégoriquement refusé à faire le moindre effort pour essayer d'assimiler le minimum des rudiments de la langue teutonne. A part nicht arbeit, nicht essen, on peut dire que son ignorance était encyclopédique. Ceci dit, l'action, si tant est qu'on puisse appeler action le fait de porter la force d'inertie à la hauteur d'une institution, l'action, dis-je, se passe dans la région de Helmstedt, en 1941, avant donc le passage à Rawa et notre incorporation au II E. Nous étions employés comme bûcherons dans la forêt, travail pas trop désagréable, sain, mais qui aurait été fatigant si on avait écouté nos Vor-Arbeiter, mais ceci est une autre histoire. Nous étions logés dans un hôtel... enfin dans un grenier au-dessus des écuries, dépendances d'un hôtel : Gasthoff, comme ils disent. La tenancière de l'hôtel était la frau Bagemann, qui bien entendu ne se faisait pas faute de rabioter sur ce que lui allouait parcimonieusement la Gross Deutschland pour notre nourriture. Dame, il n'y a pas de petits profits, si bien que, s'il n'y avait pas eu la fauche, les collets, les champignons, les colis et le système D, le kommando tout entier aurait été nettement sous-alimenté. Bien entendu, notre ardeur au travail s'en ressentait. Ben voyons ! Heureux dans le fond d'avoir ce prétexte en or pour ne pas en écosser lourd, car à vrai dire avec la fauche, les collets (voir plus haut), on ne s'en tirait pas trop mal, ce qui ne nous empêcha pas de déposer moult réclamations auprès des autorités constituées, en l'occurrence nos Vor-Arbeiter.

Or donc, la situation étant bien définie, la lutte sournoise entre ces derniers et nous s'organisa bientôt avec, pour thème principal du côté cheul : « Si vous ne travaillez pas plus, vous n'aurez pas plus à manger », à quoi nous répondions avec la plus parfaite logique : « Si nous ne mangeons pas plus, on ne peut pas travailler ». (Voir le nicht arbeit, nicht essen, de Pomalo.) Vous conviendrez que ce dialogue de sourds pouvait durer longtemps et que le problème n'était pas près d'être résolu, d'autant plus que le statu quo nous convenait parfaitement.

Les choses faillirent se gâter quand nos Vor-Arbeiter, voulant trouver une solution, crurent bon d'en avertir les instances supérieures, c'est-à-dire le conservateur des eaux et forêts du lieu, qu'ils appelaient le Först-Meister ou

quelque chose comme ça. Celui-ci, un petit rondouillard évoquant plutôt le poussah que le grand aryen blond, écouta les deux parties en présence, promit d'aller trouver la frau Bagemann, de lui dire son fait, et qu'on allait voir ce qu'on allait voir... ah mais ! Nul ne sait s'il y alla, mais, de fait, il n'y eut aucune amélioration, ni d'un côté, ni de l'autre, mais nos bons bougres de contremaitres étaient, eux, persuadés que, puisque leur meister leur avait promis, nous étions nourris comme des satrapes et que nos repas confinaient à l'orgie romaine (jolies esclaves non comprises) pour le moins. Forts de cette idée, ils avaient émis la prétention de nous faire suer le burnous en conséquence. Nous étions reportés au problème précédent. Donc, deuxième apparition du poussah avec, cette fois, intervention de notre interprète patenté, bien obligé de réclamer une nourriture terrestre plus en rapport avec les efforts que l'on nous demandait. Bien entendu, cette deuxième conférence n'eut pas plus d'effet qu'une table ronde sur le désarmement simultané et contrôlé (toute question politique mise à part). Mais nos têtes de bois de Vor-Arbeiter, persuadés que cette fois tout était en ordre, manifestèrent de nouveau leur intention d'augmenter les normes de travail. La situation devenait tendue, chacun restant sur ses positions. Mais que devient Pomalo dans tout ça ? Eh bien, il commença à accuser notre interprète de n'avoir pas su s'expliquer et de n'avoir pas su obtenir une augmentation des rations, sans augmentation des normes, bien sûr ; enfin, bref, d'être une pâle nouille et de ne pas oser dir son fait au meister.

Bien entendu, notre dometcher lui répondit que, puisqu'il était si malin, il n'avait qu'à aller trouver le meister lui-même. Il n'en fallait pas tant à notre bouillant Pomalo pour relever le défi, et effectivement, quand le poussah vint sur le chantier, notre ami se précipita sur lui et voici ce que cela donna :

« Hier, grää, grää, Frau Bagemann, bée, bée ».

Le poussah comprit bien qu'il s'agissait de la frau Bagemann, et peut-être de la responsabilité d'icelle, mais, comme de juste, ne put absolument pas en déduire plus long. Très patient, il fit répéter à Pomalo qui, d'archef, poussa ses beuglements auxquels l'autre ne comprit rien et, de guerre lasse, leva les bras au ciel et lui tourna le dos. Mais, où l'affaire se corsa et nous laissa tous bouche bée, c'est lorsque Pomalo nous traduisit ce qu'il était censé avoir dit au meister, car son entrevue s'était déroulée à quelques mètres de nous.

Les copains, en chœur :

« Alors ? ».

Pomalo : « Quoi, alors ? ».

Les copains : « Tu t'es expliqué ? ».

Pomalo : « Parfaitement ! Le tout était justement de ne pas se dégonfler et de lui dire ce qu'on pensait ».

Les copains : « Que lui as-tu dit, au juste ? ».

Pomalo : « Je lui ai dit : il est évident que votre attitude dans la forêt, ici (hier), peut nous faire croire que vous allez faire une action violente et vous conduire comme un lion (grää, grää), mais, quand vous allez à la Gasthof et que vous êtes en face de la frau Bagemann, vous avez peur d'elle et vous vous conduisez comme un mouton ! ».

Les copains : ! ? ! ?

Ben voyons, c'était évident...

Maurice Schwarz.

Nouvelles de...

son bon souvenir à tous ceux du II E.

Pierre Eon, de Rennes : Veuillez croire à l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

André Breton, de Montreuil-sous-Bois : Amical souvenir à tous les camarades.

Pierre Vacheron, du II C (Loire) : Amitiés à tous.

Charles Merlin, de Versailles : Amitiés à tous et en particulier aux anciens des Kdos Sückow D 609, Brook D 760.

Robert Chatigny, de Montvilliers : Meilleures amitiés à tous et bonne continuation pour l'Amicale.

Maurice Bonin, de Paris : Mes encouragements et admiration pour (Suite en page 4)

F.P.R. RES 404



Assemblée Générale du Groupement Lyonnais des Amicales de Camps

C'est le dimanche 12 avril que le Groupement des Amicales de Camps de la région lyonnaise a tenu son Assemblée générale annuelle.

Le samedi, le Groupement offrait un vin d'honneur à ses hôtes, à son siège, rue Joseph-Serlin,

en présence de diverses personnalités et présidents d'Associations de P.G. et d'A.C., en particulier de M. Lafuge, directeur interdépartemental du Ministère des A.C. et V. de G., et de M. Poncet, chef du Service départemental de l'Office National. Notre grand et cher camarade, le médecin-colonel Gamelin, nous avait fait la grande amitié d'être des nôtres.

Réunion avant tout amicale et intime, au cours de laquelle prirent la parole Louis Pagay, président du Groupement, et Simonneau, secrétaire général de l'U.N.A.C.

Le lendemain dimanche, Assemblée générale sous la présidence de René Seydoux, président de l'U.N.A.C., salle Witowski, Eugène Parrot, secrétaire du Groupement,

fit un rapport particulièrement encourageant et donna les détails des activités importantes de 1963, préparant d'ailleurs déjà l'année 1965 en vue du 20^e anniversaire de notre retour et de la création des Amicales. Chatenoud, trésorier, n'eut aucun mal à développer un rapport financier brillant.

Louis Pagay remercia ses collaborateurs et les félicita de la bonne tenue du Groupement dans tous les domaines, se montra satisfait de la place qu'il occupe dans les milieux anciens combattants et victimes de guerre, et de l'accueil qui est fait, dans les services du Ministère et de l'Office National départementaux à ses dirigeants pour régler au mieux tous les problèmes se posant à nos camarades. Le dynamisme du

Groupement est plus grand que jamais.

Simonneau, secrétaire général de l'U.N.A.C., donna des précisions sur l'action de l'U.N.A.C., commenta l'excellente Assemblée générale du mois de mars, donna des chiffres encourageants sur les effectifs des Amicales, et surtout a pu annoncer que le chiffre total des secours distribués par l'U.N.A.C., ses Amicales Nationales, les sections de province, dépassera pour l'année écoulée 20 millions de francs anciens !! Il évoqua les revendications qui ne reçoivent aucune solution du gouvernement et les raisons du grave mécontentement ancien P.G. et ancien combattant. Il invita énergiquement tous les membres des Amicales à participer à la grande manifestation nationale qui se tiendra à Paris le 3 octobre prochain.

Enfin, dans son allocution de clôture, le président Seydoux emballa l'Assemblée par un vibrant discours sur l'amitié, amitié qui unit si profondément tous les amicalistes. Il fut chaleureusement applaudi.

De nombreux représentants d'Amicales Nationales avaient fait le déplacement de Paris pour être, en cette belle journée, avec leurs camarades lyonnais et partager leur satisfaction devant les résultats énoncés.

Un apéritif les réunit tous au Cercle, rue Joseph-Serlin, puis un banquet fraternel et joyeux termina la journée à Décines, au Restaurant du Grand Large. Certains Parisiens relevèrent le défi des Lyonnais sur le terrain de boules et ne se défendirent pas si mal... Encore une belle journée amicaliste !!!

Bureau de l'U.N.A.C.

Au cours de sa réunion du 8 avril 1964, le Conseil d'administration de l'U.N.A.C. a composé son Bureau de la façon suivante :

Président : René SEYDOUX (Oflag X C).

Vice-Présidents : Louis BERTHET (Stalag VII), M^e TALAMON (Oflag VI).

Secrétaire général : Marcel SIMONNEAU (Stalag III).

Secrétaire adjoint : Jean SABARLY (Stalag XII).

Trésorier général : Georges GAIN (Stalag XVIII).

Trésorier adjoint : Colonel Léon ARNAUD (Oflag II B/D).

Membres du Bureau : Joseph LANDEVIN (Stalag V B), André BARRIER (Stalag II B), Maurice BERNHEIM (Stalag VI), Georges ROCHEREAU (Stalag XVII B), LARGET (Rawa).

19^e Congrès départemental de la Sarthe

et de sa Commission des Amicales de Camps

En ce dimanche ensoleillé du 26 avril 1964, se tenait à Loue le 19^e Congrès départemental de la Sarthe et de sa Commission des Amicales de Camps !!

Une fois de plus ce département ami, cette belle Association sœur, à étonné les participants « officiels » par la tenue du Congrès, son ampleur, son ambiance. Il ne peut y avoir d'autres manifestations dans aucun autre département pouvant dépasser ou même égaler cette magnifique démonstration d'amitié, d'union, de joie.

L'U.N.A.C. était représentée par son président René Seydoux et son secrétaire général Marcel Simonneau, alors que la F.N.C.F. avait délégué Moreau, du Comité fédéral, président de l'A.D.O.P.G. du Loiret. Kwort, de l'Amicale Nationale des XIII, avait tenu à faire le déplacement pour retrouver les anciens XIII sarthois et épauler Pierre Porthault, auteur de « Straf-Kommando 29-11 », qui vendait et dédicait son livre au cours de la journée, aidé en cela par la dynamique et souriante Mme Jouin.

Belle journée donc, bon et beau Congrès que M. le Préfet de la Sarthe avait marqué par une visite amicale.

Congrès dès le matin dans une salle neuve et unique dans la Sarthe, remise de décorations fédérales à des camarades particulièrement méritants, défilé dans la ville derrière au moins 180 drapeaux tricolores, cérémonie émouvante au Monument aux Morts, messe en plein air célébrée par M. l'abbé Brantôme, bien connu des Sarthois, et enfin repas de 2.500 couverts, je dis bien 2.500 !! servi dans d'excellentes conditions et de très bonne qualité !! Bravo et chapeau. Pour la petite histoire, sachez qu'il a fallu pour ce repas : 500 kgs de champignons, 450 kgs de pommes de terre, 7.000 F de viande, 500 grammes de poivre, 5 kgs de moultard, 350 camemberts, 4.000 pommes, etc., et une installation unique aussi bien pour les cuisines que pour servir. Je vous dis : un exploit sensationnel !!

Bravo donc, chers camarades sarthois de Loue, bravo vous aussi dirigeants départementaux, et soyez fiers et heureux d'une si belle journée digne de vous tous et de tous vos camarades.

Marcel Simonneau.

OFFICE NATIONAL DES ANCIENS COMBAT

Aide exceptionnelle à

Le Conseil d'Administration de l'Office National a décidé d'accorder, sur les libéralités dont il dispose, une aide exceptionnelle aux plus nécessiteux des orphelins de guerre majeurs, atteints d'une infirmité incurable les mettant dans l'impossibilité de gagner leur vie. Les intéressés devront être titulaires :

— soit d'une pension d'orphelin en vertu de l'article L 57 du Code des pensions militaires d'invalidité et des victimes de la guerre;

— soit de l'allocation spéciale aux enfants infirmes prévue à l'article L 54, 6^e alinéa, dudit Code.

Pourraient également, à titre exceptionnel, être examinées des propositions concernant des orphelins de guerre dont l'infirmité incurable, faite d'avoir été constatée avant l'âge de 20 ans, n'a pu donner lieu à la concession de l'allocation spéciale.

Constitution des dossiers. — Les dossiers, établis à l'aide d'une formule spéciale, devront être transmis, revêtus de l'avis du Secrétaire général du Service départemental, à l'Office National dans un délai maximum de trois mois à dater de la présente circulaire (10 mars 1964).

Décision. Montant des subventions. — Les dossiers seront examinés par une Commission émanant du Conseil d'Administration qui en établira le classement, fixera

la limite des interventions, le montant moyen des subventions étant déterminé en fonction du crédit global et des cas retenus.

Subventions pour l'équipement des voitures automobiles des invalides de guerre

Le Conseil d'Administration de l'Office National a décidé d'affecter une certaine partie des fonds provenant de libéralités destinées aux grands blessés amputés, mutilés et invalides de guerre à l'octroi de subventions — non renouvelables — à ceux des intéressés que leurs infirmités auront contraints, postérieurement à la parution de la présente circulaire, de faire procéder, pour l'utilisation d'un véhicule automobile, à un équipement spécial.

Seront considérés dans l'immédiat comme simplement recevables — sans que pour autant il puisse être préjugé de la décision à intervenir — les dossiers des postulants qui ont vocation à l'obtention d'une vignette gratuite et dont les ressources ne justifient pas une imposition supérieure à 500 F au titre des revenus des personnes physiques.

Équipement. — Il faut entendre par équipement spécial — susceptible d'être pris en considération — tous les aménagements mécaniques ou autres, tels qu'ils sont reconnus

6^e Congrès inter-Provence des Stalags III élargi à l'U.N.A.C.

SAMEDI 17 OCTOBRE

(intéressant les Alpes-Maritimes, Var, Bouches-du-Rhône, Gard, Hérault, Aude, Pyrénées-Orientales, Lozère, Ardèche, Aveyron, Drôme, Vaucluse, Htes-Alpes, Basses-Alpes)

A partir de 15 h., bureau d'accueil dans le bar de l'Hôtel de Milan, 19, avenue Feuchères, à Nimes.

Placements familiaux

PARENTS, DES A PRESENT,
PENSEZ AUX VACANCES DE VOS ENFANTS

SARTHE : Placements Familiaux, du 5 juillet au 29 août. Age : de 6 à 14 ans. Prix de la journée : 5,80. Voyage : prix collectif. Droit d'inscription : 15 francs, plus assurance.

Inscription DES A PRESENT, jusqu'au 10 juin, au siège de votre Amicale respective.

Placements effectués chez des particuliers, ceci depuis 15 ans, sous le contrôle de nos Camarades sarthois.

Nous signalons tout spécialement à l'attention de nos veuves ces placements qui sont d'un réel intérêt; des conditions spéciales, suivant leur cas, seront étudiées par les Amicales. Que celles qui se trouvent intéressées par ces vacances écrivent dès maintenant au Secrétariat de l'U.N.A.C.

P.-S. — Pour la Sarthe, il est indispensable que les enfants aient subi les vaccinations obligatoires contre la polio et du B.C.G. ou de cuti-réaction.

HERAULT : Colonie de Vacances dirigée par notre camarade Georges Nicolas, délégué de l'U.N.A.C.

Pour tous renseignements, s'adresser au Secrétariat de l'U.N.A.C., 68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9^e), tél. TRinité 78-44. Joindre un timbre pour toute correspondance.

AMICALISTES DE LA REGION DU NORD

Quels que soient votre Amicale, votre Stalag ou Oflag, prenez note que le prochain Congrès U.N.A.C., faisant suite à celui de 1963 en Avignon, aura lieu, en principe, les

24 ET 25 OCTOBRE 1964 A LILLE

Nous pensons ainsi réunir tous les camarades de toutes les Amicales habitant principalement les départements suivants :

PAS-DE-CALAIS, NORD, AISNE, SOMME

Bien entendu, aucun département n'est exclu.

Nous vous donnerons des précisions désormais chaque mois.

AMICALISTES LYONNAIS ET DE LA REGION 7 JUIN 1964 :

Concours de Boules Régional.

Soyez nombreux à cette journée

Pour tous renseignements : Groupement des Amicales de Camps de la Région Lyonnaise, 16, rue Joseph-Serlin, Lyon-1^{er} (Rhône). Tél. 28-17-39.

HOTEL EGRAZ

Saint-Germain-de-Joux (Ain)

De père en fils depuis 1840

Altitude 500 m. (près de Genève)

Séjour idéal pour villégiature et grand repos

35 chambres avec eau courante chaude et froide

Cuisine familiale faite par l'hôtelier

2 jardins ombragés, terrasse, 2 rivières à truites

Sapins et jolis sites à proximité

Pension complète (taxes et service compris, sauf boisson) :

de 18 à 26 F par jour suivant saison

Le village aux 32 promenades flechées et numérotées

EGRAZ Robert (Propriétaire), ex VI C

Délégué du Touring-Club de France

vous réserve le meilleur accueil

Tous renseignements gratuits par retour

Train direct depuis Paris

mes (à droite, en sortant de la gare S.N.C.F.).

Couchage : Hôtel de Milan, 19, avenue Feuchères.

17 h. : réception, apéritif au siège de l'A.C.P.G. du Gard, square Bouquerie, à Nimes.

18 h. 45 précises : séance de travail des délégués III et U.N.A.C., au restaurant « La Louve », 1, rue de la République, Nimes.

20 h. : repas de l'Amitié, restaurant « La Louve », Nimes.

Après le repas, promenade aux monuments romains illuminés : Athènes, Maison Carrée, etc.

Par suite du manque de salle à Nimes, les organisateurs ont dû décider de passer la journée du 18 en Camargue.

DIMANCHE 18 OCTOBRE

Pour les camarades venus en train (la veille) et ceux arrivant le 18, avant 9 h. du matin en train, Départ du car de Nimes (devant l'Hôtel de Milan, 19, avenue de Feuchères), à 9 heures. Circuit par Bellegarde-du-Gard, Trinquetaille, traversée du Rhône, Arles, traversée de la Camargue, Pont-de-Gau.

10 h. 30 : assemblée générale dans la grande salle du restaurant du Pont-de-Gau (sur la route Arles-Saintes-Maries), à 4 km avant les Saintes-Maries-de-la-Mer.

Cette assemblée aura lieu sous la présidence de Marcel Simonneau, Président national des Stalags III et Secrétaire général de l'U.N.A.C.

11 h. 45 : visite facultative du zoo de la faune de Camargue, oiseaux, et, face au restaurant, marais, flamants roses, chevaux sauvages, taureaux, etc.

On pourra gagner les Saintes-Maries-de-la-Mer, à 4 km, visite de la vieille église.

Messe facultative dite par le R.P. Richard, des III, et Koberzin, aumônier de la base maritime de Nimes-Garons, aux Saintes-Maries.

Dépôt d'une gerbe au monument aux Morts des Saintes-Maries-de-la-Mer.

13 h. : Repas au Pont-de-Gau (mets de Camargue tout spécialement).

Le car des Nimois rejoindra la gare de Nimes en passant par Arles.

Prix du congrès Inter-Provence dans le Gard

Pour ceux qui coucheront le 17 octobre au soir :

Chambre 1 personne, petit déjeuner, tt compris : F. 19,50.

Chambre 2 personnes, petit déjeuner, tt compris : F. 23,50.

Repas du 17 au soir (vin et service compris) : F. 15,00.

Pour ceux qui partiront en car de Nimes, le dimanche matin :

Car Nimes-Camargue-Nimes : F. 11.

Repas en Camargue, au Pont-de-Gau (repas de spécialités) : terrine de canard, pâté de poisson, anguilles à la rouille, salmis de canard sauvage de Camargue, fromage gardian, crème et gâteaux, vins, café, service compris : F. 23.

Adresser les inscriptions et les arrhes à M. CHARLEMAGNE, C. G.P. Montpellier 903-94, avec indication Inter-Provence.

CHAMPAGNE
ABEL LAGACHE

ex-P.G.

Chavost, près Epernay
(Marne)

départementales

LYON
21 MARS 1964

Hommage à nos décorés

Barbelé de fer Barbelé de misère Derrière toi !!!

Nous prenant cinq de nos plus belles années, nous y avons connu brimades, faim, souffrances, dans nos corps et dans nos cœurs.

Par les mauvais traitements, combien nous furent ravis d'être chers, car, compagnons de misère, nous étions devenus tous frères.

Que de fois, les yeux fixés sur l'horizon, nos lèvres ont murmuré un mot qu'elles n'osaient prononcer, mais l'espoir jamais ne quitta nos cœurs; nous savions ne pas être oubliés.

Par un beau matin, comme une apothéose, nous vîmes les miradors abandonnés; alors, pleins d'allégresse, ivres de joie, par-dessus toi nous avons sauté, fuyant loin de tes camps, courant vers la « Mère Patrie », en le chantant enfin ce mot « Liberté ».

Mais ! O ironie du sort !!

Après les premières heures d'euphorie du retour, nous nous sommes aperçus qu'à nos hardes tu étais resté accroché.

Enfants nous étions partis; derrière toi, Hommes nous étions devenus.

Il y avait nos droits, qu'il nous fallait défendre contre l'adversité. Il y avait nos frères, qui étaient rentrés malades ou diminués.

Il y avait les veuves et les orphelins de nos frères restés là-bas. Il y avait ceux qui avaient retrouvé leur foyer bouleversé.

Nous t'avons alors ramassé, sur nos revers nous t'avons épinglé, en faisant serment que jamais ne cesse de vivre « Notre Fraternité ».

Nous t'avons sacré

Barbelé de l'amitié...

Sous ton signe, conscients de nos devoirs d'hommes, unis comme au camp, partout, de la capitale au plus petit hameau, tels des ruchers nous nous sommes rassemblés, peu ou prou nous avons œuvré pour la réalisation de tous ces serments librement acceptés.

Devant tous ces problèmes de droits, d'amitié, de solidarité, de social, se firent jour des volontaires inlassables, au dévouement sans limites, ne comptant ni leur temps, ni leur peine, pour que vivent tous ces ruchers, afin de ne pas faillir à la parole donnée.

Pour sanctionner tous ces ef-

forts, alors, barbelé, nous t'avons fait.

Barbelé d'or

Barbelé !!!
pour tout ce que je viens de tracer, pour tous ceux qui nous ont montré la route, et dont certains, malheureusement, nous ont quittés,

pour respecter la parole donnée, pour ne pas faillir à nos devoirs, après toi, il nous fallait accrocher une suprême dignité.

Aussi, choisissant parmi ceux les plus dévoués, nous en avons désigné deux, dont le dévouement est sans égal, afin de leur accrocher cette

Croix de Chevalier du Mérite Social

Merci, Clodomir RICHARD, Merci, Marcel DUIVON. Soyez fiers de porter ce Mérite, vous êtes vraiment dans les plus dignes de pouvoir l'arborez.

Soyez assurés combien nous étions fiers lorsque PAGAY pour toi RICHARD, et SIMONNEAU pour toi DUIVON, vous épinglèrent cette croix en faisant de vous, pour la postérité, nos

Chevaliers du Mérite Social

Ultime victoire sur notre barbelé de fer.

Un frère pour tous les autres.

Soirée décorative

Lyon vient de vivre une soirée bien agréable. Samedi 21 mars, le Groupement lyonnais recevait, dans son Cercle, tous ses amis à l'occasion de la remise de la croix de chevalier du Mérite Social à nos deux camarades : Marcel Duivon, des XII, et Clodomir Richard, des Stalags VII.

Le Bureau du Groupement avait le plaisir d'accueillir M. Lafuge, directeur interdépartemental du Ministère des Anciens Combattants et Victimes de Guerre, M. Poncet, secrétaire général de l'Office départemental, Mouisset, président de l'A.D.C.P.G., Gadea, commissaire divisionnaire, commissaire central président d'honneur de la F.N.P.A.C.R., le commandant Blanc, président de la F.N.P.A.C.R., Durand, président de l'Amicale des P.T.T., Martin, de l'U.N.A.C., représentant Michaux, président. Tous les anciens P.G. étaient là pour honorer nos deux amis.

Pagay, président du Groupement lyonnais, avait la joie de parrainer Richard; Simonneau, secrétaire général de l'U.N.A.C., nous avait fait l'immense plaisir d'être Lyonnais une fois encore pour remettre à Duivon cette distinction bien méritée.

Dans une salle artistiquement décorée et fleurie, Parrot, secrétaire général du Groupement lyonnais, après avoir adressé les excuses de certains de nos amis : Colonge, président de l'U.F.A.C., Thierry, du Comité de liaison et vice-président de l'A.D.C.P.G., Jager, président national des XII, Joly, délégué social de l'A.D.C.P.G., fait ressortir tout le mérite de Duivon au service social et de Richard au titre des pensions et de l'Office. Tous ces mérites jaillissent, bien sûr, sur l'ensemble des Amicales de Camps, mais on ne pouvait trouver mieux pour porter ce signe distinctif du dévouement que les revers de nos deux camarades.

Et puis ce fut le moment, bien émouvant, où, après avoir fait le

bilan de l'action de chacun des deux décorés, en ne manquant pas d'y associer leurs épouses, qui leur permettent de distraire ce temps précieux qu'ils consacrent à la misère et à la douleur de beaucoup des nôtres, chacun des parrains épingla cette croix du Mérite Social, qui brilla de tous ses éclats, sous les applaudissements chaleureux de tous nos camarades.

M. Lafuge, qui avait bien voulu accepter la présidence de cette cérémonie, tira les conclusions d'une telle journée en soulignant l'action des Amicales de Camps, faisant ressortir l'esprit P.G. que nous avons appris pendant cette captivité, et que beaucoup d'entre nous continuent à appliquer et à servir.



Dans une ambiance sincère et amicale, le buffet fut envahi, et chacun voulut choquer son verre avec Duivon et Richard, en leur disant, en plus de leurs félicitations, toute leur amitié.

Cette euphorie se continua tard dans la nuit, autour d'une table bien servie et bien arrosée.

Bonne journée et consécration naturelle, pour les Amicales de Camps et l'ensemble des camarades P.G.

E. Parrot.

La leçon d'une nomination

Dimanche 22 mars 1964 : une date qui marquera dans la vie de notre ami Georges Nicolas, délégué départemental de l'U.N.A.C. et secrétaire général de la section d'arrondissement Montpellier - Lodève de la F.N.C.P.G.

C'est à l'occasion de l'Assemblée générale de cette dernière que nous avons été convoqués à Montpellier. La pluie n'avait guère cessé de la matinée, mais, vers midi, le ciel s'éclaircit et un pâle soleil daigna nous honorer de ses rayons. Il était temps car c'était l'heure de nous rassembler dans la cour où tables et chaises avaient été installées. Et, dans une ambiance extrêmement sympathique et amicale, la cérémonie commença.

M. Regnier, directeur interdépartemental au Ministère des Anciens Combattants, prit la parole et, après avoir fait l'éloge de Nicolas (qui travaille dans ses services), lui remit, avec émotion, la croix de chevalier du Mérite Combattant.

D'autres discours furent prononcés, par M. Hermet, président de la section Montpellier-Lodève de la F.N.C.P.G., M. Biscay, ancien directeur à la Jeunesse et aux Sports, ancien président de l'U.F.A.C., président des Blessés multiples, M. Bonnet, ancien directeur interdépartemental au Ministère des A.C., M. Doladille, président de la section de l'Hérault de la F.N.C.P.G. Notre ami Simonneau, empêché, avait envoyé un télégramme de félicitations.

En termes émus, Nicolas remercia toutes les personnalités présentes ou excusées, et chacun leva son verre pour célébrer une distinction abondamment justifiée.

Puis, un repas copieux, choisi et animé, permit à tous quelques instants de détente. Ensuite de quoi d'autres orateurs prirent la parole, et il fut question également de l'action efficace de notre camarade au sein de l'Amicale des III et de l'U.N.A.C.

Mme Nicolas fut associée à toutes les louanges décernées à son mari, et c'est juste quand on sait avec quel cœur elle participe à nos manifestations.

Il fut répété souvent, au cours de cette journée, que tout avait été dit sur Nicolas. Eh bien, non, mon cher Georges, dit ta modestie en souffrir, lorsqu'on croit avoir tout dit d'un homme de ta qualité, il reste toujours quelque

AVIS DE RECHERCHE

Pour les besoins d'un dossier en cours, recherche le nommé Daniel Moutote, ancien prisonnier de guerre du Stalag VIII A à Georltz (Haute-Silésie) en Allemagne, qui servait comme interprète de langue allemande à l'hôpital des prisonniers de guerre français du Stalag VIII A.

Ecrire d'urgence à M. André Lallemand, ancien prisonnier de guerre du Stalag VIII A (Allemagne). Rapatrié sanitaire d'Allemagne le 10 octobre 1941.

Adresse actuelle : Sécurité Nationale, 8, rue du 11-Novembre, Cannes (Alpes-Maritimes).

Pour vos fêtes de famille
et vos réunions de P.G.

**CHAMPAGNE
LE BRUN-DOMI**

Ancien P.G.
MONTHELON (Marne)

Demandes prix et conditions

TANTS ET VICTIMES DE GUERRE

certaines orphelins majeurs

nécessaires à la conduite de la voiture en fonction de l'invalidité, par le Service National des Examens du permis de conduire.

Constitution des dossiers. — Les services départementaux procèdent à la constitution des dossiers qui comprennent :

1° Un imprimé de demande;
2° Toutes pièces précisant la nature et l'origine des infirmités pensionnées, notamment :

— en cas de pension concédée avant le 1^{er} juin 1950 : une copie certifiée conforme de la notification ministérielle de la pension, comportant la nature et la description des infirmités et se rapportant à la dernière Commission de réforme;

— en cas de pension concédée après le 1^{er} juin 1950 : une copie certifiée conforme de l'intercalaire de la décision de concession primitive se rapportant à la dernière Commission de réforme.

Il conviendra de préciser si la concession primitive a été validée par arrêté interministériel ou si elle se trouve en instance de validation.

En cas de modification de la décision primitive par arrêté interministériel, il y aura lieu de produire, en outre, une copie certifiée conforme de « l'avis d'arrêté interministériel » de concession de pension, comportant le diagnostic et l'origine des infirmités.

3° Une copie certifiée conforme du permis de conduire (indiquer s'il s'agit d'un permis « F » réservé aux mutilés).

Si le postulant n'a pas son permis, il produira une attestation du Service National des Examens du permis de conduire, reconnaissant que l'infirmité dont il est atteint ne constitue pas un empêchement sous réserve d'un équipement spécial de paiement de la subvention ne devra alors être effectué qu'après délivrance du permis.

4° Un certificat de non imposition ou un extrait des rôles des Contributions.

5° La facture relative aux fournitures et aux travaux d'équipement.

Décision. Montant des subventions. — Les dossiers sont transmis à l'Office National.

Une Commission émanant du Conseil d'Administration examine les dossiers, en étudie le classement, fixe la limite des interventions, les subventions moyennes étant déterminées en fonction d'une part du crédit global, et d'autre part des dossiers retenus.

La Commission décide en outre, en fonction des ressources des intéressés et des dépenses considérées, si ces dernières doivent être couvertes totalement ou en partie.

La Direction de l'Office National :
J. PERNET.

chose à dire. Rien de ce qui touché aux prisonniers, anciens combattants et victimes de guerre, ne te laisse indifférent. La réunion amicale, autour de nos tables, des représentants les plus qualifiés de ces diverses catégories, en est la preuve. Tu as vu, et les prisonniers de l'Hérault avec toi, ne pas te cantonner dans une action à sens unique. Cet accord que vous avez réalisé entre l'U.N.A.C., la F.N.C.P.G., les Evadés, et les diverses Associations d'anciens com-

battants et victimes de guerre, est un acte de foi. Résultat d'une même cause, ces groupements ne doivent-ils pas œuvrer pour la même cause ?

Ainsi, la remise d'une décoration bien méritée à l'un des serveurs les plus actifs de l'U.N.A.C. aura-t-elle pu démontrer, s'il en était besoin, que l'entente est toujours possible et bénéfique entre hommes de bonne volonté.

G. Mons.

CALENDRIER DU CLUB

REUNIONS MENSUELLES :

Premier lundi de chaque mois : V A/C et IV A.
Premier jeudi de chaque mois : V B, X A, B, C, D.
Premier vendredi de chaque mois : XII.
Premier samedi de chaque mois : VII A, B.
Deuxième lundi de chaque mois : VI.
Deuxième mercredi de chaque mois : III.
Deuxième jeudi de chaque mois : IX B, C.
Troisième vendredi de chaque mois : XVIII.

Liste des Délégués départementaux de l'U.N.A.C.

BASSES-ALPES : Abbé André DECOBERT, Moustiers-Sainte-Marie.
ALPES-MARITIMES : Roger MONTEUX, 6, rue Clément-Roassal, Nice.
AVEYRON : Félix GANDROT, Professeur, 12, boulevard François-Fabré, Rodez.
BOUCHES-DU-RHONE : André MORINO, 45, boulevard Telle-lène, Marseille.
CHARENTE : Roger CROUZIT, 80, rue Montmoreau, Angoulême.
CORSE : Pierre MARTELLI, Quartier Biaggini, Bastia.
COTE-D'OR : Gilbert CORNEMILLOT, 22, boulevard de Trémouille, Dijon.
CREUSE : Robert LELONG, Métreur, rue de Nogé, La Souterraine.
EURE : F. BOURNISSEN, 2, rue Saint-Nicolas, Evreux.
EURE-ET-LOIR : J. CHRETIEN, 30, rue Saint-Martin, Nogent-le-Rotrou.
GIRONDE : Laurent BENEDIT, 18, rue Ulysse-Despau, Bordeaux.
HERAULT : Georges NICOLAS, U.N.A.C., 2, rue Stanislas-Digeon, Montpellier.
LOIRET : René LEPOITEVIN, Instituteur, 18, rue Paul-Bert, Fleury-les-Aubrais.
HAUTE-MARNE : Marcel HENRY, Bâtiment Logéco, Logement 57, Saint-Dizier-le-Neuf.
MOSELLE : Charles SCHWOB, 31, avenue Foch, Metz.
NORD : Jacques DE BARALLE, avenue des Acacias, Marcq-en-Barœul;
Jean COLLÉE, 1, rue des Postes, Lille.

ORNE : DUGUEY, La Rotonde, Flers-de-l'Orne.
RHIN (BAS-) : Gustave BOULIER, Bourg-Brache.
RHONE : L. PAGAY, Groupement Lyonnais des Amicales de Camps, 16, rue Joseph-Serlin, Lyon (1^{er}). Tél. 28-17-39.
SARTHE : P. JOUIN, Commission des Amicales de Camps, 24, rue Mazagran, Le Mans.
SEINE-MARITIME : Charles LIOT, 2, rue Gloria, Bois-Guil-laume.
SEINE-ET-OISE : Paul GODARD, 36, rue de la Paroisse, Versailles.
DEUX-SEVRES : R.P. Jean VERNOUX, curé d'Aubigné, par Chef-Boutonne.
VAR : Clément GALLART, rue Aubenas, Fréjus.
VAUCLUSE : A. COURVEILLE, Directeur Hôpital de Carpentras.
VENDEE : Clément GUINEAudeau, route de Mouilleron, La Roche-sur-Yon.
VIENNE : Abbé Pierre MOREAU, Curé de Châteauneuf, 6, rue Creuzé, Châtelleraut.
VOSGES : Georges BERTRAND, 7, quai Colonel-Renard, Epinal.
YONNE : Henri GENEST, promenade du Pré-de-l'Echelle, Noyers-sur-Serein.

Vingt ans après ou... De la Grossdeutschland à la R. D. A.

(Suite et fin)

Et maintenant, pour ceux qui n'auront pas l'occasion de nous donner des images plus fraîches, que pouvons-nous dire, en tant que victimes de la captivité ? D'abord, à propos des êtres, du peuple allemand rencontré :

La défaite a profondément unifié cette population. Une proportion considérable de familles résulte de la rencontre de deux déracinés d'origine différente, si bien que beaucoup de gens ne peuvent renseigner sur ce qui se rapporte à la guerre. Cette population est plus clairsemée aussi qu'alors, selon les flux et reflux.

Certaines villes n'ont pas, de beaucoup, réparé leurs pertes humaines. Schwerin, bien plus peuplée qu'avant, est une exception due au blocage, après la débâcle, de nombreux fuyards de l'Est. On parle donc, m'a-t-il semblé, moins mecklembourgeois et plus allemand qu'autrefois dans les villes. La perte de substance est surtout sensible dans les cadres, qui ont davantage voulu et pu gagner l'Ouest avant ou après l'arrivée des forces soviétiques.

Les campagnes ont naturellement moins été touchées par l'exode, mais les pertes de guerre y provoquent aussi un manque certain de main-d'œuvre.

Cette population, plus mêlée et plus orientale, témoigne d'une liberté de langage étonnante pour nous qui avons connu la méfiance généralisée, le conformisme ou le fanatisme. Nous n'avons certes pas entendu que des louanges sur la situation, ni envers les pouvoirs, cela au hasard et dans la promiscuité de lieux publics où nous ne pouvions manquer d'attirer l'attention, mais ces doléances étaient très généralement pondérées, objectives, et des aspects positifs étaient constatés avec satisfaction, et, surtout, personne ne semble vraiment plus aspirer à une autre aventure militaire.

J'avais vu à Neubrandenburg défilier Sections d'Assaut et Jeunesse hitlérienne; qu'était donc loin de ces marches martiales le défilé des sportifs venus au même endroit pour des championnats nationaux : derrière une petite musique militaire, chaque équipe régionale suivait sa banderole dans un ordre d'un flou qui eut scandalisé maint directeur de patronage; pas la moindre recherche de panache. Le public était tout aussi indifférent comme, à Wismar, rentrait une compagnie de soldats en tenue d'exercice, très placides et sans aucun de ces chants jadis de règle. Ce qui tient lieu de « soldat inconnu », c'est le mausolée aux victimes du nazisme, Unter den Linden, presque en face de l'Opéra reconstruit. Deux militaires figés y sont posés. Durant notre séjour, un journal s'en expliqua en réponse à un lecteur choqué de ce retour d'esprit prussien (que penserait-il des fameux gardes à cheval de Whitehall, chers aux libéraux sujets de Sa Majesté ?).

A l'imposant mémorial soviétique de Treptow, hommage aux héros morts pour la libération de tous les peuples (allemand compris), seul veille un policier berlinois en tenue ordinaire, du haut du tumulus. A Neubrandenburg, les morts des fosses ont été ensevelis au haut du grand cimetière de la ville sous des pelouses rases, dominées d'une grande étoile rouge, avec, au bas, une pleureuse de pierre, le tout encadré d'un rideau serré d'arbres taillés. A Teterow, la gare s'ouvre sur le petit cimetière soviétique. Souvent des stèles rappellent ceux dont les souffrances doivent être occasion de méditation. Dans les librairies,

Le vide que la guerre y a creusé est perceptible; notre génération est pauvre en hommes et peu d'entre eux sont intacts ou alertes; très nombreuses sont, dans les transports, les places réservées aux « endommagés ».

des albums sur les camps sont toujours exposés. Les musées locaux stigmatisèrent la sombre époque des guerres de rapine. Dans celui de Neubrandenburg une salle est spécialement affectée aux étrangers qui, par dizaines de milliers, souffrirent dans la région du fait du régime accepté par la majorité des Allemands dont la responsabilité n'est jamais niée; on y trouve un grand plan en relief montrant l'emplacement des divers baraquements et kommandos, des statistiques, graphiques, et toutes sortes de documents sur nous et les déportés.

Ces leçons d'histoire portent d'autant mieux que ce qui pour nous devient passé reste très présent là-bas.

Dans Berlin 62 démocratique, la guerre est toute proche souvent; dans le centre, beaucoup de façades gardent encore l'amoncellement des décombres intérieurs; on rencontre parfois des équipes de volontaires qui, avec pioches et brouettes, débâtissent lentement, récupèrent au marteau les matériaux valables. Que de trajets traversaient encore de très vastes places marquées de murs rasés ! Ville combien plus meurtrie que Londres (connu avant la guerre et revu peu après). Voisinage triste et non pittoresque comme à Rome où ruines antiques et quartiers animés se font souvent vis-à-vis de chaque côté d'une voie ! Berlin apparaissait désolé, amputé, avec l'érection, au-dessus d'un désert, des monuments restaurés et l'alignement des géants immeubles tôt bâtis de l'ex-Stalinallee. Mais de nombreux petits chantiers, multipliés sur des étendues dévastées, marquaient le départ d'une reconstruction généralisée. La séparation d'avec l'Ouest, mettant fin à une situation confuse, semble avoir déterminé l'exécution du plan d'une ville moderne selon les maquettes souvent reproduites (ainsi le grand hôtel international prévu est actuellement en travaux). Les jeunes Berlinoises nées après Hitler, mais qui ne peuvent l'ignorer, voient pour leurs vingt ans naître une nouvelle capitale.

A Neubrandenburg, le Stalag a disparu, comme notre cimetière; les casernes subsistaient, ainsi qu'étrangement, sur les champs, les poteaux d'éclairage du camp des femmes. Le lac enserré les débris de l'installation incendiée d'essais de torpilles. Les brèches aux remparts, par où entra l'infanterie soviétique, n'ont pas été obstruées. Tivoli, brûlé, n'a pas été reconstruit, non plus que les ateliers Kleine et Fils dont les propriétaires se sont réfugiés à l'Ouest. La cathédrale sera restaurée dès que le marché sera, enfin, achevé et la préfecture bâtie. D'après le conservateur du cimetière, dont les bureaux étaient fermés (à l'heure), mais qu'une femme qui le connaissait alla voir chez lui pour nous, il ne reste plus de tombes françaises dans la région; toutefois, le curé pense qu'il en demeure peut-être dans un ou deux kommandos isolés; c'était le prêtre accueillant et serviable qui ne nous aida pas seulement indirectement par l'abbé Hosto, mais souvent directement. Son église est très bien entretenue (comme celles de Güstrow et Schwerin); l'office était très suivi et la prière pour l'unité allemande y fut dite.

Je m'étais enquis discrètement pour savoir si c'était bien le mé-

me prêtre; le paroissien interrogé insista pour que nous allions à la sacristie où nous fûmes reçus très cordialement; devant une vingtaine de jeunes, nous parlâmes, mi-allemand mi-français, avec ce curé et sa sœur. L'un des assistants nous ayant vus ensuite au restaurant coopératif du stade vint s'installer avec nous.

A Güstrow, l'administrateur des cimetières, un mutilé, nous emmena compulsé ses archives (nous vîmes ainsi l'épais dossier des centaines de suicidés de l'effondrement), puis il téléphona au district; non, il ne restait plus de tombes françaises. Nous ne vîmes pas le curé; celui qui nous fut sympathique était dans une autre paroisse. La Lehrerschule, terminée, agrandie, remplit son rôle d'école normale supérieure inter-départementale. La firme Echmann, nationalisée, fabrique des portes et des fenêtres; le petit kommando est toujours là. Dans ces deux faubourgs, de nombreux petits pavillons ont surgi. Epouillait-on encore au château de Wallenstein ? Il abrite des vieillards, ne se visite par normalement et attend un meilleur entretien. Le château de Schwerin, lui, sert d'école normale et d'application; l'arsenal, qui nous abrita au transit, demeure.

Les anciens de Roggow sauront que Harder et Schult étaient devenus membres de la coopérative agricole de production et de consommation qu'est devenu le village, en trois collectifs dont l'un était à la traîne pour la réalisation du Plan. La route Gøering n'ayant pas avancé, que nous fûmes donc cahotés dans le car régulier !

Et maintenant, que désirez-vous savoir ? J'essaierai d'y répondre. Ce fut, pour finir, Hanovre, de vulture ostentatoire de l'opulence occidentale, foule légère et non plus sérieuse, boutiques regorgeant de luxueuses marchandises et... la quête d'un hôtel dans nos moyens. Ce n'est pas la R.D.A. que nous avions quittée, mais la « zone ». Nous ne venions pas de l'Allemagne de l'Est, territoires « pour le moment sous administration polonaise (ou soviétique) », mais de l'Allemagne du Centre. Inutile d'acheter un journal pour le savoir : les grandes photos éclairées par transparence dans la gare, les vues illustrant les wagons, les affiches et les dépliants des chemins de fer, les cierges consacrés à l'église aux provinces assujetties, tout cela manifestait l'absence après tant d'années d'un traité de paix et l'existence d'un Etat à la prospérité « miraculeuse » qui revendique le territoire entier d'où partirent... certaines migrations !

Jean Barillé.

Du métro à l'avion

(Suite de la page 1)

5 ou 6 élèves assidus. N'ayant pas encore le sens de l'à-propos très développé, j'avais commencé deux ans plus tôt, à la ferme de Güstrow Klein, l'étude de la langue castillane dans un petit manuel : « L'espagnol par vous-même ». Les subtilités de Lope de Vega m'échappaient, mais j'étais parfaitement capable de traduire des phrases dans le genre de : la neige est blanche, le taureau a des cornes, les élèves aiment le professeur, et quelques autres évidences dont l'usage n'est pas journalier. L'accent évoquait davantage Mènilmontant que Barcelone, mais il valait bien celui de mes fils quand ils déclament en anglais : « Donnez-moi, s'il vous plaît, deux œufs frais et 100 grammes de bacon » — de quoi plonger dans le doute le plus doué des crémiers londoniens.

Accablé sous le poids des précisions, Jacques Wentz dut convenir de ma présence à Zwikau, de la réalité des cours d'espagnol et m'avoua qu'il ne lui en était rien resté. A moi non plus d'ailleurs. Nous parlâmes avec nostalgie de notre triste réputation d'Européens incompréhensifs parmi la population indigène, des excellents rapports entretenus avec les trois douzaines de prisonniers wallons qui logeaient avec nous et qui préconisaient avec enthousiasme une fusion de la France et de la Belgique, pour flanquer la ratatouille aux Frisès.

Il y avait aussi l'histoire de l'épidémie, une drôle d'histoire. A la fin d'une belle matinée polaire, huit prisonniers sont expédiés au kommando avec une fièvre de cheval. Le lendemain, une

trentaine d'autres sont renvoyés de chez Baer, où nous construisions des chasseurs neufs, des Focke Wulf, avec les restes de taxis un peu endommagés. Le surlendemain, tous les gefangs ont les yeux plus brillants que la Dame au Camélia et le mercure fait éclater les thermomètres. Le kommando est en quarantaine. De Leipzig aux Marches des Sudètes la rumeur gagne, l'effroi s'étend, on parle de la grande peste de 48 et les gens du voisinage font d'énormes détours, hors de portée de nos microbes. Des pétitions circulent, demandant notre éviction pour écarter le danger. En ce qui nous concerne, nous planons à des altitudes élevées, vers les 40 et quelques dirèmes durant trois ou quatre jours, puis la température s'abaisse, le pouls redevient normal et nous nous apprêtons à terminer la captivité en disputant des championnats de manille et des tournois de bridge.

C'était trop beau : voyant notre bonne mine, nos hôtes se souvinrent qu'à l'inverse des Gaulois ils ne craignaient même pas le tonnerre qui tombe du ciel sur les épaules, et que le labeur c'est la santé. Le bruit courut bien que, pendant notre absence, plus rares furent les appareils reconstruits s'abimant en vrille au cours des premiers vols, atteinte perdue au juste renom de fini du travail français; mais il ne faut pas être susceptible.

Nous parlâmes encore... Minute ! Mon ami Wentz s'est dérangé pour un certain crédit, il n'en a pas encore été question et c'est bientôt l'heure d'aller déjeuner.

Alors, à bientôt.

Paul Bonnier.

Le fantôme de la rue Baudimont

par Jean DULONG (transmis par OPPERMAN)

ARRAS 1900 ! « La Belle époque ». Paradis très artificiel trouvé au berceau par quelques privilégiés, créé de toutes pièces par d'autres, au gré de la conjoncture, que les années tragiques de la décade suivante devaient disperser dans un remous financier et social, inconnu depuis plus d'un siècle. C'était assurément la belle époque, mais à des degrés différents, pour notre fantôme, ses complices et leur digne maîtresse. Etait-ce quelque fortune acquise au gré des occasions, quelque position honorable de feu son époux, l'argent multiplié par l'argent qui avait procuré à Madame le bonheur d'être servie et bien servie ? Le cocher suffisait à peine à soigner de purs alezans, à astiquer chaque jour la voiture de Madame, mais trouvait le temps de faire sa partie de cartes avec le palefrenier ou le jardinier, sans oublier Marguerite, la cuisinière, fort opulente personne, qui faisait sa part à chacun de peur d'être frustrée des bons morceaux, se prétendant l'intendante de Madame, faisait des comptes que personne ne contrôlait, et ne disait jamais mot à la mystérieuse Olga, qui à l'office savait tout avant tout le monde et faisait collection des photos de princes russes découpées dans les magazines...

La maison était grande, le train de vie large et soigné, mais on s'accordait, de maison en maison et de cuisine en office, à estimer que la place était bonne et les domestiques très honnêtement rétribués. Madame avait son jour, ses visites, ses réceptions, ses thés, ses soupers. Elle avait une dignité quelque peu affectée; ses yeux très purs démentaient son âge; sa candeur naïve se prêtait à toute superstition. Quelques notions d'une spiritualité vague, un vernis littéraire, plutôt acquis au théâtre que chez les Bonnes Sœurs de Notre-Dame. Sa jeunesse avait été adulée, choyée, sollicitée de bals en soirées, de réceptions officielles en excursions galantes; jamais elle ne connut le souci de faire des comptes ou de gérer sa fortune, quelque conseiller opportun s'en étant chargé à point nommé : voilà le terrain propice à une sottise aventure.

Un jour d'hiver, où Madame avait décommandé un grand dîner tout préparé pour courir au chevet d'une parente malade, on se préparait à faire bombance à la cuisine, on invitait les amis du quartier, et même le « fraudeur », un grand Flamand à moustaches blondes, aux sourcils épais qui cachaient en partie de petits yeux vifs dont la malice s'usait dans la recherche de la camelote et de la crainte du gendarme. La vue d'un bicorne, d'un plastron chargé d'aiguillettes terrassait sa haute stature. Pandore le guettait, le suivait, mais assurément pas chez les vieilles dames de la rue Baudimont. A la belle Olga, il rapportait aujourd'hui, de sa contrebande, des dentelles de Bruges. Son salaire serait-il quelque vague promesse, un mot heureux... abandonnerait-il, devant cette femelle, son orgueil de mâle traqué, mais toujours heureux dans ses entreprises ? La dentelle resta dans le sac, Madame avait emmené sa femme de chambre.

Un coup de sonnette. La cuisinière fronga les sourcils et abandonna sur la table un paquet de petites cuillers, rajusta son tablier et avança majestueusement de sa grosse personne, à travers le hall, vers la porte cochère.

Madame, dit la visiteuse, n'ayant pu donner son dîner ce soir, m'a prié de remettre à la religieuse qui m'accompagne deux poulets que vous avez préparés. Bien entendu, vous garderez votre part. Dépêchez-vous ma fille. Marguerite revint à l'office; à tout prix empêcher cette personne d'aller à la salle à manger. « Eteignez les lumières, c'est foutu ». On ne tint pas conseil; d'autorité, Marguerite enveloppa les deux poulets dans un linge, en fit un paquet que la religieuse mit dans un grand sac noir.

Madame m'avait parlé aussi d'aspics au foie gras et d'un gâteau à la frangipane. Bien entendu, vous garderez votre part et celle des domestiques. Permettez-moi d'aller à l'office pour vous aider à emballer ce que je veux emporter.

(à suivre)

ENTRE NOUS

RECHERCHES

Mme veuve Jean Soutoul, demeurant à Lignan-sur-Orlé (Hérault), recherche camarades ayant assisté à l'évasion de son mari (Stalag II A, matricule 59348), en septembre ou début octobre 1942.

Nouvelles de...

(Suite de la première page)

tous ceux qui s'occupent de maintenir les liens. D'accord sur l'idée d'Oppermann d'un pèlerinage au Stalag II.

Auguste Morey, de Meursault : Bien le bonjour à Sper et aux amis, et vous invite, si l'occasion se présente, à faire une descente de cave à la maison.

Joseph Depigny, de Haute-Savoie : Meilleures salutations à tous.

De notre Secrétaire général

RAPPEL à tous ceux qui reçoivent le bulletin : réglez votre cotisation (minimum 7 francs) au compte Chèque Postal Paris 5224-78.

1965, vingtième anniversaire de notre retour. Pensez-y.

Albert DUVAL

(Ex-Stalag II E)

Assureur Conseil

8 bis, rue d'Alsace-Lorraine
La Garenne-Colombes
(Seine)

Téléphone : Cha 14-59

Le gérant : Lucien RIVIERE

Philibert DUBOIS

(Ancien du II E)

Propriétaire Récoltant

de

Champagne

Champagne

du Rédeempteur

à Venteuil,

par Damery (Marne)

Conditions avantageuses pour
les anciens du II D, II E
et II C

At. ROC, 50, rue Rennequin, Paris